

feu avait aussi pris dans la forêt de l'Etat, à Phalempin. Ces incendies ont commencé par la combustion de feuilles et d'herbages secs et sont attribués à l'imprudence des fumeurs.

(Journal de Lille).

On écrit du Quesnoy, le 26 mars :

Un des militaires victimes de la terrible catastrophe qui a eu lieu à l'arsenal du Quesnoy, le 24 de ce mois, a succombé à ses blessures quelques heures après.

Ce soldat était un voltigeur nommé Duhalde (Michel). Tout le bataillon du 84. de ligne, dont il faisait partie, officiers, sous-officiers et soldats, a voulu lui rendre les derniers honneurs. Cette cérémonie s'est accomplie avec un pieux recueillement et une douleur profonde. Parmi les personnes qui ont vu passer le convoi devant leurs portes, beaucoup ont répandu des larmes en y mêlant une prière. C'était vraiment triste !

Au cimetière, un caporal de la compagnie de Duhalde a prononcé, sur la tombe, quelques paroles fort bien senties ; elles ont été écoutées avec une religieuse attention. C'est que Duhalde était aimé, estimé de ses camarades et de ses chefs. C'était un brave militaire, réglé dans sa conduite, un bon fils, faisant des économies sur sa solde pour les envoyer à ses parents. Ses dernières paroles ont été pour eux ; il a expressément recommandé de leur faire parvenir les quelques francs qui se trouvaient dans son sac.

Je ne dois pas oublier de vous dire qu'à la nouvelle de l'accident, un vicair de notre paroisse est accouru offrir les secours de la religion au malheureux voltigeur, et que, sur les lieux même, il lui a administré les derniers sacrements.

L'état du fusilier Lambert est toujours fort inquiétant. Il souffre cruellement d'une jambe dont les chairs ont été macérées par les éclats du projectile. Toutefois, les médecins espèrent les sauver.

DUNKERQUE. — Une grande activité règne, en ce moment, au sein de notre population maritime. On prépare les armements pour la pêche d'Islande. Les marins se disposent à quitter nos plages, ils vont gaiement faire une nouvelle campagne. Partout on déploie beaucoup de bon vouloir et d'ardeur. Les opérations d'armement seront à peu près égales à celle de l'an dernier ; on suppose même qu'il y aura quelques départs en plus. Souhaitons, dès aujourd'hui, bonne chance et bon courage à ces hommes qui poursuivent une laborieuse carrière, en disputant chaque jour leur vie à la fureur des mers.

La pêche d'Islande est un des éléments principaux de notre commerce. Il faut se féliciter de voir que, d'année en année, sa prospérité ne fait que s'accroître. (Autorité).

La vingt-cinquième session du Congrès scientifique de France se tiendra à Auxerre. Elle durera dix jours et s'ouvrira le 2 septembre prochain.

Les membres des compagnies savantes qui voudront se rendre à Auxerre pour prendre part aux travaux de cette session ne paieront que demi-place aux chemins de fer pour l'aller et pour le retour. Ils devront être munis, pour jouir de cette faveur, d'une carte d'admission, qui leur sera envoyée sur la demande qu'ils peuvent dès à présent en faire au secrétariat du Congrès, à Auxerre.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES.

Du 22 au 28 mars 1858, 17 garçons, 24 filles.

DÉCÈS.

22 mars. — Catherine-Thérèse Bouche, 78 ans, ménagère, épouse de Frédéric Baillet, place du Trichon. — Pierre-Alexandre Delanoy, 44 ans, fleur, époux de Marie-Philippine Gillemann, place du Trichon.

23 mars. — Chrétien-Louis-Joseph Delescluse, 64 ans, sans profession, veuf d'Amélie-Sophie Cornille, rue du Vieil-Abreuvoir. — Anne-Marie-Joseph Duquesnay, 38 ans, ménagère, veuve de Pierre Deveugle, chemin de l'Hommelet.

24 mars. — Marie-Désirée-Joseph Desreux, 74 ans, journalière, veuve d'Agathon Bayart, Hôpital. — Anne-Marie-Joseph Honoré, 79 ans, journalière, célibataire, Hospice.

25 mars. — Rosalie-Joseph Delannoy, 85 ans, sans profession, veuve de Honoré Leplat, Tilleul. — Jean-Baptiste Lefebvre, 21 ans, journalier, célibataire, Tilleul.

26 mars. — Joseph-Marie-Pierre Monnier, 50 ans, fleur, époux de Rosalie-Marie-Louise Carpentier, Jean-Ghislain. — Louis-Henri Grimprez, 76 ans, filateur et fabricant, époux d'Amélie-Joseph Tiberghien, rue de l'Hospice.

27 mars. — Narcisse-Joseph Picavet, 53 ans, tisserand, époux de Thérèse-Victoire Morel, Triez Saint-Joseph. — Jean-Baptiste-Joseph Ruequoit, 28 ans, fleur, célibataire, rue de la Brasserie.

28 mars. — Séraphin-Joseph Ghislain, 24 ans, journalier, époux d'Adèle-Justine Lemieure, Triez Saint-Joseph.

Plus 9 garçons et 6 filles, décédés au-dessous de l'âge de 7 ans.

LYCÉE IMPÉRIAL DE LILLE.

Compositions du 16 mars 1858.

Logique scientifique. — Thème allemand. — 1 Douz. 2 Rapy. — Version Anglaise. — 1 Barrois.

Logique littéraire. — Dissertation française. — 1 J. Dutilleul.

Rhétorique. — Histoire. — 1 Ravel. 2 Gruson. 3 Defrance. 4 Crepin.

Seconde littéraire. — Thème grec. — 1 Broudehoux. 2 Meert.

Troisième scientifique. — Chimie. — 1 Smet-Jamart. 2 Lefebvre. 3 Defrance. 4 Cuvéliér.

Troisième littéraire. — Géométrie. — 1 Binet. 2 Beurier. 3 Ybert. 4 Laigle.

Quatrième. — Histoire et Géographie. — Dedicque. 2 St-Léger. 3 Brédart. 4 Pierra.

Cinquième. — Version grecque. — 1 Leclercq. 2 Wartel. 3 Brion. 4 Schneider.

Sixième. — Histoire. — 1 F. Violette. 2 Obin. 3 Castelain. 4 Destombes.

Septième. — Français. — 1 Petitbon. 2 Guffroy. 3 Smet-Jamart. 4 L. Lebaigue.

Huitième. — Orthographe. — 1 A. Bonzel. 2 Herbin. 3 Gindroux. 4 Mazetier.

Commerce (1<sup>re</sup> année). — Histoire et Géographie. — 1 Picavet. 2 Manger. 3 Deruelle. 4 St-Bonnet.

Commerce (2<sup>e</sup> année). — Histoire et Géographie. — 1 Fossat. Vandenbulcke. 3 Vermeulen. 4 Mahieu.

Commerce (3<sup>e</sup> année). — Allemand. — 1 L. Lebaigue. — Anglais. — 1 Desbonnets. 2 Verleye. 3 Plaidau.

Ecole préparatoire à la huitième. — 1 Archambault. 2 Godefrin. 3 Loévensöhn. 4 Pollet.

Le proviseur, E. PETITBON.

Nouvelles & Faits divers.

Une commission composée de MM. les docteurs Rayer, président ; Serres, vice-président ; Amédée Latour et Bertillon, secrétaire et vice-secrétaire, vient de s'organiser à Paris pour rédiger les statuts d'une belle et grande institution qui viendra encore honorer le XIX<sup>e</sup> siècle que nous traversons. Il s'agit d'une Société générale, pour toute la France, de prévoyance et de secours mutuels entre tous les médecins de l'Empire. Plusieurs milliers de docteurs ont déjà donné leur approbation à cette Société.

Un artiste plongeur, muni de l'appareil de sauvetage explorait hier le lit de la Seine au port de Grève, immédiatement au-dessous des bateaux à pommes pour rechercher une montre d'or d'un grand prix tombée par accident en cet endroit. Après un quart-d'heure de recherches, la montre a été repêchée et rendue à son propriétaire.

Il y a quelques jours, une tentative de vol a eu lieu dans la soirée, au tombeau de Sainte-Geneviève, dans l'église Saint-Etienne-du-Mont. Une ouverture a été faite au grillage de la chapelle qui renferme le tombeau, de manière à passer la main, et, au moyen d'un bâton induit d'une manière poisseuse, on a pu enlever des pièces de monnaie déposées par les fidèles dans le plateau qui se trouve sur les marches du tombeau. D'après les renseignements recueillis, on pense que l'auteur de cette tentative est une femme qui, après la fermeture de la chapelle, est restée longtemps agenouillée près la grille, et que l'approche des employés de l'église a forcée de quitter cette place, laissant son bâton dans la chapelle. Ce n'est que longtemps après son départ que ce bâton a été aperçu.

Un matin, l'évêque de Montpellier se présente à l'hôtel de N..., il annonce qu'il attend la visite de S. Em. le cardinal - archevêque de V..., il veut lui donner l'hospitalité au palais archiépiscopal, et il craint que Son Eminence ne soit descendue à l'hôtel.

Le cardinal n'est point encore arrivé, dit l'aubergiste ; je vais préparer les plus beaux appartements. Ah ! quel honneur ce sera pour ma maison d'avoir une Eminence parmi mes hôtes. Monseigneur, je vous en supplie, ne m'enlevez pas le cardinal.

L'excellent évêque regrette de ne pouvoir accéder aux vœux de l'aubergiste, et il s'étonne que le cardinal ne soit point encore arrivé. Il va se retirer... lorsque l'aubergiste se ravise.

Ce matin, nous avons reçu deux abbés, ils sont peut-être attachés à la personne du cardinal. Si monseigneur veut les interroger...

Où sont-ils ?

Ils sont en haut au cinquième (section des voyageurs qui n'ont point ou qui ont peu de bagages).

Montons !

Que monseigneur ne se dérange point, je vais faire descendre ces messieurs.

Non, point du tout !

Et voilà l'évêque qui monte les cinq étages, et l'aubergiste de le suivre en insistant à chaque marche pour que l'évêque n'en monte pas une de plus. — Je vais faire descendre ces messieurs, répète-t-il inutilement.

Enfin l'ascension cesse, faute de marches, et l'évêque se trouve en face d'une petite porte. Il y frappe. Un abbé lui ouvre. Au fond de la chambre était un autre abbé qui brossait son habit. Immédiatement l'évêque de se précipiter vers ce dernier. — Eh quoi ! monseigneur, c'est vous !

L'aubergiste, confondu, se jette à genoux. Cette vue trouble toutes ses idées. Il ne concevait un cardinal qu'en habits rouges, accompagné d'un cortège d'abbés et de serviteurs ! Mais un cardinal qui brosse ses habits !!! mais un cardinal qui voyage sans train de maison ! Cette humilité chrétienne déroutait notre homme. Du reste, la simplicité du cardinal surprenait tout le monde.

Deux abbés se rencontrant sur une promenade de Montpellier, l'un, par mégarde, en passant, fait tomber le chapeau de l'autre. Immédiatement il ramasse le chapeau, et l'offre à son confrère en l'essuyant.

Ah ! monsieur l'abbé, dit-il à son confrère, je suis désolé ; veuillez m'excuser. Ah ! mon Dieu, dans quel état j'ai mis votre chapeau.

Oh ! ce n'est rien.

Pardon, nous sommes si pauvres, nous autres prêtres, que nous devons respecter nos chapeaux. Moi, je soigne fort le mien, et je vois que votre chapeau ne vaut guère mieux que le mien.

Vous vous trompez, monsieur l'abbé.

Je le désirerais pour vous, monsieur l'abbé, mais je ne trouve pas que l'un vaille mieux que l'autre.

Vous croyez, monsieur l'abbé ?

J'en suis sûr, monsieur l'abbé.

Eh bien ! monsieur l'abbé, je vous souhaite un chapeau pareil au mien !

Mais qu'a-t-il donc de si précieux, le vôtre, monsieur l'abbé ? Je le trouve tout aussi râpé.

Oui, mais il a un petit cordon rouge.

L'abbé jette les yeux sur le chapeau, il voit le petit cordon rouge ; il s'aperçoit alors que c'est un chapeau de cardinal qu'il vient de renverser.

Vous voyez bien, monsieur l'abbé, dit le cardinal au prêtre, qui, de saisissement, avait perdu la parole, que j'avais raison de vous souhaiter un chapeau pareil au mien.

Le P. Lacordaire est non-seulement un homme de génie dans ses conférences, mais encore un homme de beaucoup d'esprit hors de l'église.

Il se trouvait un jour, par hasard, à côté d'un monsieur se disant athée ; cet incrédule se mit à discuter longuement et tout seul contre l'existence de Dieu.

Il s'adressa brusquement au célèbre dominicain :

Monsieur, lui dit-il, c'est à vous de nous éclairer sur cette grave question. Dites - nous, n'est - il pas absurde de croire ce que la raison ne saurait comprendre ?

Nullement, répondit le P. Lacordaire, je suis d'un avis tout contraire.

Et il ajouta :

Comprenez-vous comment il se fait que le feu fait fondre le beurre, tandis qu'il durcit les œufs : deux effets contraires produits par une même cause ?

Non. Mais que concluez-vous de là ?

C'est que cela ne vous empêche pas de croire aux omelettes !

Triste accident. — Le tir à la cible des soldats de la garnison à l'île-Arrault, près d'Orléans, a été marqué, samedi, par un bien fâcheux accident. Le tir venait d'être terminé, lorsqu'un grenadier, qui croyait son fusil déchargé, en fit jouer la batterie pour l'essuyer immédiatement ; l'arme était inclinée, le coup partit, et la balle alla frapper dans le haut de la poitrine un autre soldat debout à quelques pas de là. Le projectile traversa les chairs de part en part, brisa l'omoplate et sortit derrière l'épaule. Le malheureux soldat s'affaissa sur-le-champ ; il était mort.

ments qu'ils ont recueillis, nous mettent à même de tracer, presque année par année, une monographie de Longchamp.

La promenade de mars 1768 fut favorisée par la beauté du temps et la douceur de la température. Les princes, les grands du royaume, s'y rendirent dans les équipages les plus lestes et les plus magnifiques. L'héroïne de la fête fut la danseuse Guimard, que Marmontel avait surnommée la belle damnée. Elle parut dans un char d'une élégance exquise, sur les panneaux duquel, pour mieux rivaliser avec les grandes dames, elle avait fait peindre des armes parlantes. L'écusson portait un marc d'or, d'où s'élevait une plante parasite, un gui de chêne ; les grâces servaient de supports et les amours de cimier. Ce blason révélait un lucre honteux ; mais, sous ce règne, la licence était trop commune pour qu'il lui fût possible d'être effrontée, et l'on oublia l'impudence de l'aveu pour ne songer qu'à l'esprit des emblèmes.

Quelques années plus tard, en avril 1774, nous voyons la chanteuse Duthé succéder à mademoiselle Guimard dans les fonctions de beauté à la mode. Cet équipage doré, vernissé, traîné par six chevaux fringants, n'appartient point, comme on pourrait le croire, à une princesse du sang royal ; il porte tout simplement la Duthé. Le mercredi et le jeudi saints, elle excite l'admiration ; on la proclame et elle se croit sans rivale ; mais, le troisième jour, un autre équipage, non moins doré, traîné par six chevaux non moins superbes, galope à côté du sien. Quelle était donc celle qui dressait ainsi carrosse contre carrosse, celle qui opposait sa piquante physionomie à la beauté fade et régulière de la Duthé ? Une obscure élève d'Audinot, danseuse en double à l'Opéra, la demoiselle

Cléophile, qui devait une subite opulence à la protection du comte d'Aranda.

L'affluence d'actrices et de femmes équivoques faisait de Longchamp un spectacle assez scandaleux pour que l'archevêque de Paris cherchât à en arrêter les progrès, après en avoir entravé la naissance. Il pria le ministre de faire fermer les portes du bois de Boulogne durant la semaine sainte, par respect pour le jubilé de 1776 ; mais ses réclamations avortèrent et la promenade eut son cours.

Le Longchamp de 1780 fut des plus brillants, en dépit de la vivacité du froid. La file des voitures allait sans interruption depuis la place Louis XV jusqu'à la porte Maillot, entre deux haies de soldats du guet. Les voitures circulaient plus librement dans le bois, dont la garde avait été confiée à la maréchaussée.

Malgré la présence de Monsieur, du comte et de la comtesse d'Artois, du duc et de la duchesse de Bourbon, le Longchamp de 1781 fut triste. Pendant quelques années, il y eut diminution progressive dans le luxe et le nombre des équipages, quoique les modes eussent atteint un degré d'extravagance qui aurait dû donner de la splendeur à la fête annuelle de la mode. Les carrosses massifs avaient été remplacés par des cabriolets importés d'Angleterre, wiskeys ou garricks, voitures légères, mais d'une si prodigieuse hauteur, que le peuple disait, en les voyant passer :

Voilà des gens qui vont allumer des réverbères.

Il parut, au Longchamp de 1786, un wiskey dont la caisse disparaissait dans le brancard. Les laquais étaient assis sur le devant, et le cocher, placé derrière sur un siège élevé, dirigeait les chevaux par dessus la tête de ses maîtres.

Les beautés remarquables et remarquées, de cette même année, furent les demoiselles Adeline et Deschamps, appartenant toutes deux à la Comédie-Italienne.

Une modification essentielle, introduite au Longchamp de 1787, lui rendit momentanément son état primitif. On renonça à suivre la route inégale et sablonneuse de l'abbaye, pour adopter l'allée qui va de la Muette à Madrid.

La Révolution suspendit Longchamp. Ne pensez pas toutefois que la mode ait complètement perdu son empire. Exilée de Longchamp, elle se réfugiait dans les galeries de bois du Palais Egalité.

Cependant l'on abattait sans pitié le vieux monastère ; on brisait les nombreux tombeaux de l'église édifiée par sainte Isabelle, et les cendres de la fondatrice, de Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe-le-Long, de Jeanne de Navarre, de Jean II, comte de Dreux, étaient dispersées par des mains profanes. Longchamp semblait mort avec la religion qui l'avait enfanté ; les vainqueurs de thermidor le ressuscitèrent. Nous sommes en germinal an V (avril 1797). La terreur est anéantie, l'échafaud renversé, la jeunesse dorée triomphante ; Longchamp va renaître pour les ébats des parvenus du Directoire.

Les Parisiens se portent à Longchamp, le jour du ci-devant mercredi saint. On brave la pluie, on veut reconnaître les lieux ; mais il y a encore peu d'élégantes voitures, et l'on ne distingue qu'un seul équipage à quatre chevaux, conduits par des jockeys vêtus à l'anglaise. Le jeudi saint, les équipages, plus nombreux, vont et reviennent sur deux lignes parallèles. Les citoyennes Tallien, Récamier, Lange, Mézerai du théâtre Louvois, la danseuse Lanxade, ont les

honneurs de la journée. Le vendredi, on compte deux mille voitures. Les héroïnes de la veille reparaissent avec des toilettes différentes. L'écuyer Franconi a réuni ses musiciens dans une vaste gondole, qu'escorte une foule d'écuyers, et donne un concert ambulante aux promeneurs, depuis la place Louis XV jusqu'à Bagatelle. Des troupes à pied et à cheval sont distribuées sur toute la route. Comme un symbole de l'aristocratie déchue, se montre à cette fête une calèche de forme antique, lourde et vermoulue, conduite par deux maigres laquais, et péniblement tirée par deux maigres haridelles. Le soir, les citoyennes, en costume d'amazone ou habillées à la grecque et étincelantes de diamants, vont au théâtre Feydeau entendre Garat chanter *Enfant chéri des dames* et l'air d'Alceste : Au nom des dieux. Voilà Longchamp reconstitué.

Diverses particularités signalèrent la semaine sainte de l'an VIII (1798). Le vendredi saint fut en même temps le mardi-gras ; on confondit le carême et le carnaval. Il y eut un bal masqué le jeudi saint, et le lendemain on exécuta le *Stabat*, au grand mécontentement des vieux hébertistes. Les merveilleux de l'an VIII figurèrent à Longchamp en habits gros bleu, brodés en soie bleue de ciel, à collet triplement juponné, avec crarates nouées sur le côté gauche, gilets à la débâcle et demi-chemise de batiste.

Un cours de fabrication appliqué à tous les genres de tissus, est ouvert à Roubaix, rue des Champs, dans l'établissement de M. N. Comerre, chef d'institution, et sous la direction de M. Chappuis, professeur, dont l'expérience et le savoir sont les garants d'un succès rapide et complet.